

Ouvrir, déclare...

La décloison (Déconstruction du christianisme, I) de Jean-Luc Nancy, Galilée, « La philosophie en effet », 231 p.

Georges Leroux

Numéro 204, septembre–octobre 2005

Jean-Luc Nancy, à bords perdus

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leroux, G. (2005). Ouvrir, déclare... / *La décloison (Déconstruction du christianisme, I)* de Jean-Luc Nancy, Galilée, « La philosophie en effet », 231 p. *Spirale*, (204), 28–31.

OUVRIR, DÉCLORE...

LA DÉCLOSION (DÉCONSTRUCTION DU CHRISTIANISME, I) de Jean-Luc Nancy

Galilée, « La philosophie en effet », 231 p.

COMME toutes les religions, le christianisme propose d'abord une vision du monde, et malgré tout ce que cette expression a d'imprécis, cette vision du monde s'est structurée en recourant dès le début aux concepts de la métaphysique grecque. Le monde existe-t-il de toute éternité? Sa contingence est-elle le résultat d'une volonté créatrice qui a choisi délibérément la précarité et la finitude pour les êtres vivants qui l'habitent? L'autre monde enveloppe-t-il le monde sensible comme un infini extérieur? Dieu est-il un être ou est-il au-delà de l'être? On n'en finirait pas de recenser les questions qui, reprises depuis le *Timée* de Platon, occupèrent les premiers penseurs chrétiens et qui, avec les interventions essentielles d'Aristote et du néoplatonisme, envahirent tout l'espace de la théologie. Le christianisme dont il s'agit dans ce récent livre de Jean-Luc Nancy n'est donc ni l'Évangile, ni la théologie, ni l'institution historique de l'Église, mais l'ensemble des représentations métaphysiques qui en forment pour ainsi dire la structure fondamentale. Le rapport intime du christianisme et de la métaphysique résulte certes de leur histoire, le christianisme s'étant diffusé dans des milieux pénétrés de culture grecque, mais cette histoire n'aurait pas été celle d'une détermination réciproque si, en son fond même, le christianisme n'avait été si proche de la doctrine des deux mondes déjà mise en place par la métaphysique. La question de savoir si l'Évangile aurait pu ne jamais s'y référer et demeurer seulement une morale n'est pas une question pour les Anciens.

La déconstruction du christianisme, un projet dont la formulation primitive pourrait être rapportée à Luther, n'est donc pas la déconstruction de tout le christianisme, loin s'en faut, et il serait déjà difficile de dire en quel sens l'Évangile pourrait être « déconstruit ». Jean-Luc Nancy qui mène ce projet sur un chemin qui croise à plusieurs reprises, sans jamais s'y identifier, celui de Jacques Derrida ne propose cependant rien de systématique : déconstruire, suggère-t-il en ouverture, c'est d'abord déclore. La formule mérite qu'on s'y attarde, pas seulement parce qu'elle donne son titre à un recueil d'essais très différents de style et d'inspiration — elle indique alors ce qu'on doit attendre de chacun dans cet effort de

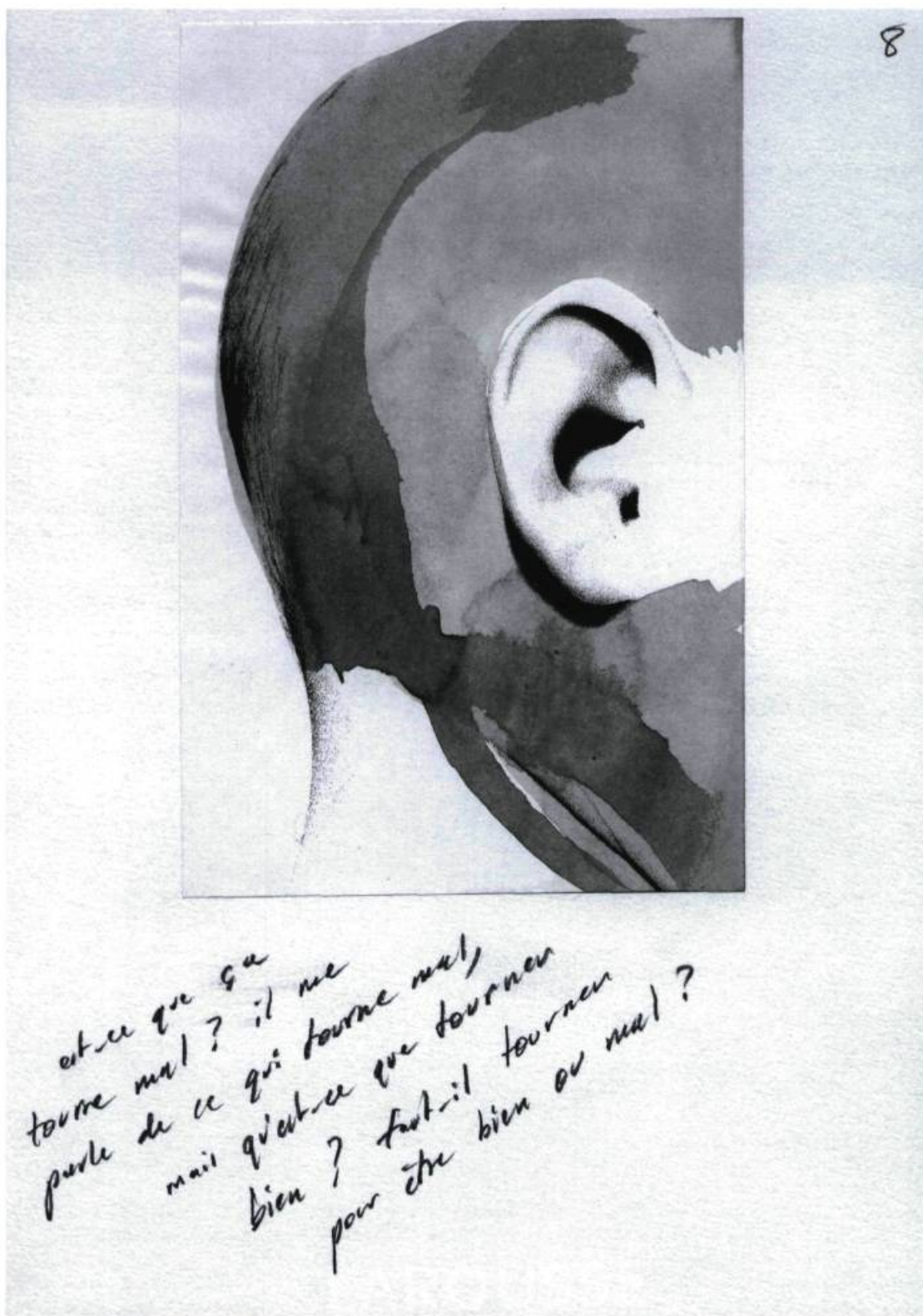
déclousion —, mais surtout parce qu'elle repose sur une prémisse riche de perspectives et active sur le terrain même de la déconstruction. Cette prémisse, faut-il le dire, pourrait elle-même être déconstruite, dans la mesure où il s'agit encore et toujours de limites, de périmètres, d'extériorité, bref d'un dedans et d'un dehors dont le christianisme se révèle, au terme de toutes ces analyses, à la fois le porteur, le révélateur et le destructeur. Déclorre, c'est en effet faire jouer de l'intérieur, à compter même de la disponibilité des principes de la métaphysique, les ressorts d'une ouverture susceptible de libérer la pensée d'un infini purement extérieur. Parce que cette perspective ne peut elle-même se départir d'une pensée de l'extériorité — autrement, elle se dirigerait tout droit vers le bouddhisme, ce que Nancy récuse explicitement —, elle accepte de se déployer sur un horizon marqué d'emblée par tous les tracés de la métaphysique depuis le début.

On ne peut pas dès lors ne pas voir tout ce que ce projet apporte à la relecture de l'histoire de la métaphysique dans la tradition inaugurée par Heidegger, et même si aucun des textes recueillis ici ne s'adresse directement aux questions de l'onto-théologie, ou de la différence ontologique, c'est toujours la distinction de l'être et de l'étant qui est en jeu. Mais toujours sous la figure du dehors, que Nancy propose de recueillir comme « vide de l'ouverture en déshérence ». Sa question demeurerait informulable, et son concept de *déclousion* incompréhensible, si elle se privait du sens primitif de ce dehors infini : le monde est devenu à la fois mondial et mondain (pas de mondialisation sans mondainisation, c'était déjà la conclusion de son livre précédent, *La création du monde*, publié en 2002), ce qui donne tout son tranchant à l'interrogation reprise de Wittgenstein : « [...] comment et où s'inscrit l'affirmation nécessaire que le sens du monde doit se trouver en dehors du monde ». Quatre textes de ce recueil servent d'ancrage à tous les autres : les deux premiers (« Athéisme et monothéisme », « Déconstruction du christianisme ») et les deux derniers (« La déconstruction du christianisme » et « La déclousion »). Ces textes, qui n'ont pas été retravaillés depuis leurs premières publications, forment un ensemble qui éclaire les études placées au milieu (retenons les lectures de Blanchot et

de Granel, une analyse étonnante du concept de judéo-chrétien à travers le texte de la *Lettre de Jacques* et la riche méditation sur le nom de Dieu chez Heidegger). Le lecteur impatient fera bien de lire ces quatre textes de base en premier, s'il veut saisir la perspective qui commande l'idée même d'une déclousion nécessaire : c'est en effet l'histoire de la métaphysique qui englobe chacune des études particulières.

Que la métaphysique héritée de Platon ait été dans la tradition chrétienne une forme de nihilisme, nous devons à Heidegger de l'avoir mis en lumière de manière décisive : la position d'un monde autre, seul titulaire des prédicats de l'être, avait pour conséquence immédiate de nier l'être ou la substance de notre monde sensible. En séparant l'immanent et le transcendant, la métaphysique n'a fait que reproduire cette clôture primitive, mais on pourrait adresser à ce portrait stéréotypé quelques objections : ne fait-il pas un peu rapidement l'économie d'une représentation moniste et continue, comme celle qui se joue dans le néoplatonisme? Tous les dualismes conduisent certes ultimement à des formulations nihilistes, et il est commode de s'y référer quand il est question de déconstruire. Mais la tradition occidentale est loin d'avoir été captive du dualisme et de ses clôtures constitutives : Heidegger lui-même a reconnu aux intuitions du néoplatonisme, reprises par Lévinas et plus récemment par Jean-Luc Marion, une position critique dans cette tradition et même s'il n'a pas travaillé à réconcilier son concept de l'événement avec ces approches non dualistes, il en a mesuré la portée. Jean-Luc Nancy écrit : « La clôture toujours se déclôt d'elle-même... », et cette proposition rejoint à beaucoup d'égards les ouvertures du néoplatonisme, que Jacques Derrida, dans son livre consacré à la pensée de Nancy, avait lui-même signalées.

Il faudrait préciser en quel sens. Dans tous les nihilismes, de Platon à Nietzsche, les tracés de clôture sont aussi des fermetures, des fractures contre lesquelles la pensée doit ensuite lutter pour maintenir une ouverture. Dans le sillage de Platon, et soutenu en cela par le néoplatonisme qui refuse une limite infranchissable, le christianisme a très rapidement établi la nécessité de cette ouverture : que signifierait l'histoire du salut si les limites ne pouvaient être franchies? Si donc, comme l'écrit Nancy, le



Trop, François Martin et Jean-Luc Nancy, dessin, encre et mine de plomb sur papier, printemps 2005.

christianisme est « l'exigence d'ouvrir dans ce monde une altérité ou une aliénation inconditionnelle », c'est qu'aucune limite n'est absolue. Notons ici, dans cette formule, la richesse de l'hésitation entre altérité et aliénation : de la différence ontologique, vaincue par l'Incarnation et la Rédemption, à la culpabilité d'un exil dans la finitude aliénante, il y a tout le registre des limites de l'expérience mondaine. Déclare le christianisme, c'est donc travailler à repérer ce qui, dans la position même des limites, est déjà appel à les franchir. La thèse de Nancy mène sur ce point à une conclusion paradoxale : « *Le christianisme est au cœur de la décloison comme il est au centre de la clôture.* » Des formules comme « *transcendance de l'immanence* » ne prennent leur sens que si elles sont rapportées à cet appel d'infini, mis en œuvre dans un travail de pensée qui ne s'identifie pas entièrement à la déconstruction amorcée chez Heidegger et Derrida : déclare, c'est travailler dans et sur l'ouverture. Le paradoxe n'est donc qu'apparent, dans la mesure où il s'agit de faire appel aux ressources infinies de la pensée dans la situation de finitude.

Théisme et métaphysique

Une analyse du monothéisme comme athéisme constitue à cet égard un enjeu risqué : parce que le monothéisme, en introduisant les causes et les conséquences, rend possible la construction du dieu comme principe, il ouvre du même coup l'espace de sa négation. Cette construction présente toutes les faiblesses de la philosophie, et elle ne résiste pas un seul instant au Dieu d'Abraham et de Jacob, dont la position biblique est celle d'un excès, d'une présence sans nom et hors du nom. Jean-Luc Nancy insiste à juste titre sur cette impasse des noms : s'agissant de nommer cette altérité de la raison, à quels noms faut-il recourir si l'on veut éviter de les rabattre dans l'expérience toujours déjà déconstruite des principes et des totalités ? Rapide et allusif, ce texte de départ est rempli de promesses, mais il ne fait qu'esquisser ce que serait une pensée du monothéisme comme risque, c'est-à-dire comme pensée toujours menacée par sa propre principalité, déstabilisée par sa rationalité. Notons cependant l'ajout d'une *coda*, à laquelle fait écho plus loin une étude sur le dieu sauveur du dernier Heidegger, dieu qui fait un signe : cette *coda* sauve le texte, en introduisant la perspective d'une lecture qui déborde, et de beaucoup, la logique des principes. En réclamant une pensée libérée des causes et des fins, et en plaçant cette pensée sous l'égide de l'athéologie de Georges Bataille, Nancy indique ici ce qu'il attend non seulement de la décloison, mais de toute déconstruction du théisme philosophique. Son entreprise ne s'adresse pas seulement au christianisme philosophique, mais à toute construction principielle du théisme.

La décloison s'adosse au travail de la déconstruction, c'est-à-dire à la nécessité du processus de désassemblage des éléments constitutifs du christianisme comme monothéisme. Les analyses historico-politiques de Marcel Gauchet sont ici présupposées, car le monothéisme, en voie de mondialisation, est lui-même le produit d'une évolution politiquement déterminée : l'approche de Jean-Luc Nancy s'inscrit cependant dans un sillage très différent, car il ne s'agit pas seulement d'un héritage politique. La déconstruction — et Jacques Derrida aurait donné son accord sur ce point — n'est pas l'analyse historique des conditions de manifestation, elle s'élabore dans un prolongement qui cherche à exposer « *une origine enfouie* » de la modernité occidentale. Dans sa conférence donnée au Caire en 2001, sans doute le texte programme de ce recueil, Jean-Luc Nancy identifie cinq traits essentiels dans lesquels il voit le christianisme comme religion pénétrée du principe de sa propre déconstruction. En s'engageant sur le chemin d'une métaphysique de la causalité, il rend possible l'athéisme qui va le déconstruire, autrement dit, il quitte le terrain de l'indéconstruisible (mais quelle religion réussit à ne pas quitter ce terrain ? la question se pose). Nancy note en second lieu la portée de tous les processus de démythologisation, actifs dans l'histoire de l'interprétation. On pense bien sûr ici à Bultmann, mais en général à toute la tradition protestante. Il note ensuite la complexité du christianisme qui associe un récit et une construction dogmatique. Tout dogme travaille contre la foi, cela avait été vu déjà par Tertullien. En quatrième lieu, Nancy fait ressortir l'identité du christianisme comme sujet dans une culture qui l'adopte pour se former. La perspective hégélienne, sur la loi et sur la finitude, nourrit la possibilité de faire du christianisme un sujet historique. Enfin, le christianisme trouve dans son procès perpétuel de révision et de contestation, fait de schismes et d'hérésies, le terrain d'une déconstruction requise à tout moment pour valider de nouvelles figures. Ce programme appelle des analyses et des démonstrations fines dont le philosophe reconnaît la nécessité. Il cite avec admiration les travaux de Hans Blumenberg, mais on ne peut pas dire qu'il fasse beaucoup de chemin pour aller à la rencontre de tous ceux qui travaillent dans la même direction que lui à l'intérieur de la tradition chrétienne : la généralité du propos est inspirante, mais les arrimages avec les textes et en particulier avec la théologie demeurent à faire.

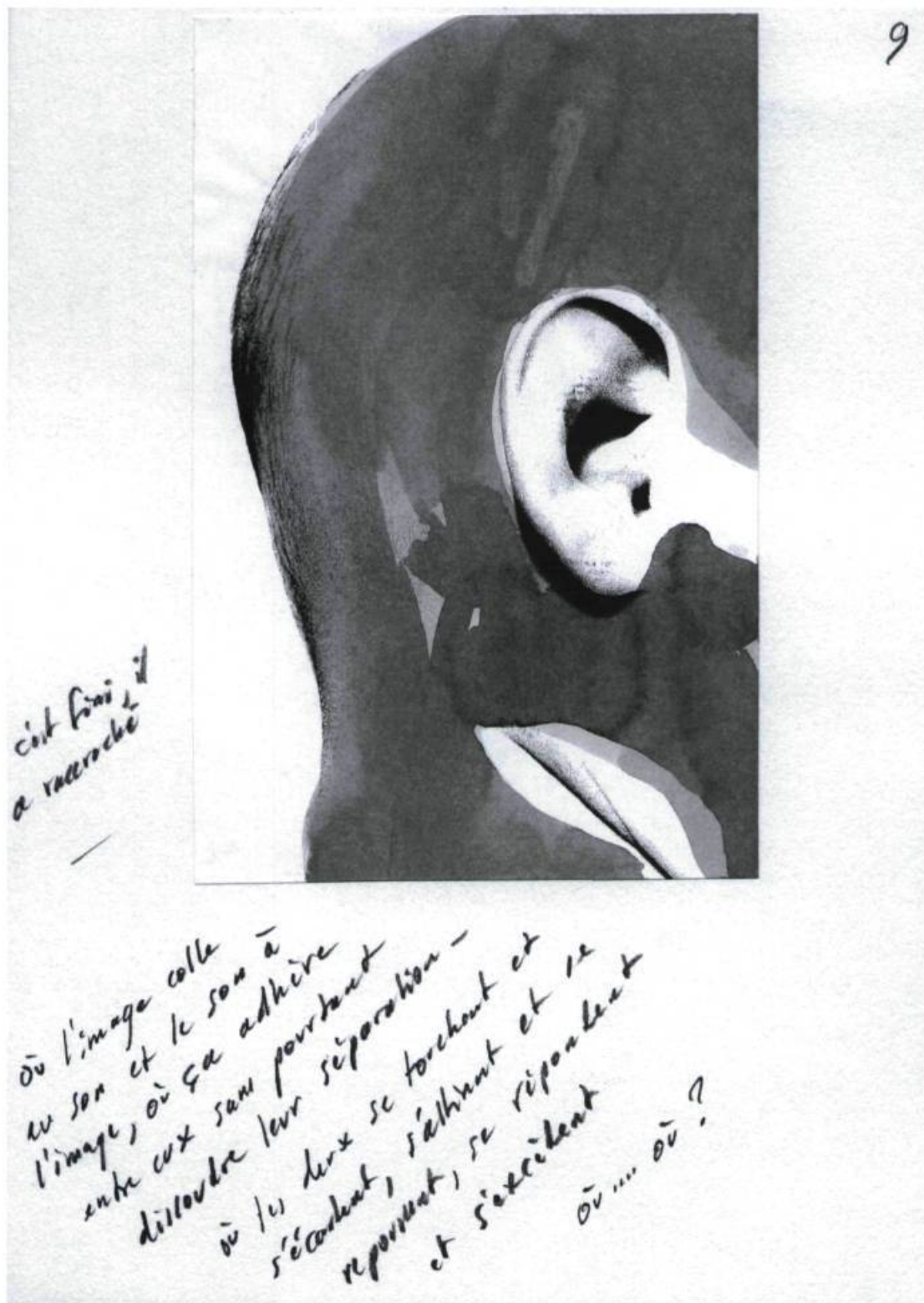
Ouverture

Dans la conférence de 1995 qui ferme ce recueil, Jean-Luc Nancy cite Luigi Pareyson : « *Seul peut être actuel un christianisme qui*

contemple la possibilité présente de sa négation. » Il y a longtemps que les théologiens de la mort de Dieu ont fait de cette maxime le principe de leur travail, et la notion d'un post-christianisme est elle-même un enjeu très actif dans la théologie critique héritière de l'École de Francfort. Qu'ajoute exactement aux approches de ces penseurs le projet de la décloison ? Comme les théologiens américains et comme ceux de l'École de Francfort, Jean-Luc Nancy situe son travail sur un terrain balisé par Nietzsche et Heidegger (son essai sur le dieu sauveur est une pièce maîtresse du recueil), mais la perspective de la décloison excède les questions du nihilisme et de l'onto-théologie. Elle cherche en effet à aller au cœur du mouvement d'ouverture, en refusant ce qu'on pourrait appeler une lecture platement nihiliste de la mort de Dieu. Je le cite : « *Qu'en est-il, et c'est au fond la vraie question, d'un transcendantal absolu de l'ouverture tel qu'il ne cesse de faire reculer ou de dissoudre tous les horizons ?* » Cette décloison n'est donc pas une simple réconciliation avec l'historicité de la foi chrétienne, mais devant le caractère inéluctable de la mort de Dieu et devant le fait que ce nihilisme résulte du christianisme lui-même, elle constitue l'exigence renouvelée de maintenir la pensée ouverte sur l'infini d'une extériorité innommable. Les dernières pages de ce texte de 1995, celles qui traitent de l'Ouvert, portent le projet de la décloison aussi loin que possible : « *[...] dans cette (dé)construction se perd, mais aussi surgit, l'horizon comme question, l'horizon comme nom propre de la finitude qui se tourne vers son propre infini.* »

Ce livre est présenté comme le premier tome d'un ensemble ; son unité problématique apparaîtra peut-être avec le travail qui interviendra dans le second tome. Jean-Luc Nancy écrit en toute liberté, et parfois avec beaucoup de désinvolture, sur des sujets qui continuent d'occuper des générations d'exégètes, d'historiens, de théologiens : sur son passage, il multiplie les invitations et les promesses, les défis et les provocations. Il remet à plus tard, insiste sur ses propres insuffisances, tout en lançant à gauche et à droite plein de fusées éclairantes dont la lumière hélas est fugitive. Penseur inclassable, il semble engagé surtout dans la recherche d'une position juste plus que dans la production d'une démonstration. La décloison qu'il propose n'est-elle pas justement ce moment d'ouverture qui correspondra à autre chose qu'un réflexe de crispation dans le nihilisme ? S'il semble capable de se mouvoir si à l'aise sur tant de champs minés, c'est sans doute que, parmi les leçons de Nietzsche et de Derrida, il a d'abord retenu l'injonction à la liberté.

Georges Leroux



Trop, François Martin et Jean-Luc Nancy, dessin, encre et mine de plomb sur papier, printemps 2005.